



ABONNEMENT :  
Un an . . . . . fr. 7 00  
Franco par la Poste

Bureaux  
12 - Rue de l'Étuve - 12  
A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il grande contre...

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. 50

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . » 4 00  
Fait-divers . . . . . » 3 00

On traite à forfait.

## Ce que coûtent les rois.

Il résulte d'un rapport publié ces jours derniers par le congrès de la paix, réuni à Berne, que les cinq grandes dernières guerres européennes, c'est à dire les guerres : d'Italie (1859), du Danemark (1864), austro-prussienne (1866), franco-allemande (1870) et turco-russe (1878), ont coûté la vie à quatre cent quarante-trois mille cinq cents hommes, tués sur le champ de bataille ou morts des suites de leurs blessures et vingt milliards huit cent vingt-cinq millions de francs (20,825,000,000) aux pays en guerre.

Tout cela en moins de vingt et un ans.

Et dire que si quelques braves gens, dont les parents ont perdu la vie dans ces vastes massacres, étraignaient aujourd'hui la demi-douzaine de rois et d'empereurs pour le compte desquels on a fait ces épouvantables guerres, les journaux de toutes nuances traiteraient les justiciers d'assassins.

Tuer soi-même un souverain dont on a à se plaindre constitue un crime atroce.

Faire tuer par d'autres, cent mille sujets d'un roi dont on n'a pas à se louer, cela s'appelle remporter des victoires et se couvrir de gloire.

Ce que c'est que de travailler en grand !

## Bruyère.

La bruyère est en fleur, veux-tu venir, petite, Nous irons en cueillir des bouquets fastueux ? C'est la fleur qui nous dit que le printemps nous Et que l'été, bientôt, ne fera guère mieux. [quitte

En mai le frais muguet se dresse gracieux Puis vient, dans les prés verts, la blanche marguerite Dont le pétale blanc aux doux aveux invite Consolant ou troublant les jeunes amoureux.

De même va la vie : à vingt ans les tendresses Et les baisers brûlants et les folles ivresses. Radienses amours et ravissants bouquets ;

Puis arrive l'automne et son triste cortège Recouvrant sans pitié sous un manteau de neige Nos joyeux souvenirs et nos tristes regrets !

FIX.

## CHRONIQUE

### Paradoxe sur l'ivrognerie.

L'Europe ébahie a pu, la semaine dernière, assister à un étrange spectacle : des hommes politiques ayant le sens commun.

Il est à peine besoin de le dire, ce n'est point en Belgique que s'est produit l'événement. C'est en Suisse, pays démocratique et partant fort peu semblable à notre excellent et routinier pays.

Répondant à la demande d'une société de tempérance quelconque — demande tendant à voir des mesures prises contre ceux qui débitent ou consomment des boissons autres que de l'eau et du thé — le conseil fédéral de la république helvétique a carrément plaidé la cause des cabarets.

De la part d'hommes graves, c'est hardi, mais ces républicains ont toutes les audaces !

Les cabarets, dit en substance le conseil fédéral, aident, dans une certaine mesure, au triomphe des idées de progrès. C'est là que les citoyens ont l'occasion de se rencontrer et de discuter les idées qui intéressent l'humanité, questions sociales et politiques. Sans doute, ajoute le conseil, on pourrait, comme le demande les pétitionnaires, se borner à ne consommer que du thé ou du café, mais il faut avouer que celui dont la journée est absorbée par un travail fatigant, apporterait dans les réunions impromptues du cabaret, une humeur peu enjouée, si un verre d'un liquide plus généreux que le thé ne faisait oublier un peu les soucis quotidiens !

Eh bien, à la bonne heure ! Voilà au moins des gouvernants qui rompent ouvertement avec les traditions prudhommesques dont s'inspirent trop souvent les hommes politiques de tous les pays.

Cabaret, antre de tous les vices, cause de la misère de l'ouvrier, ne manquent jamais de dire dans leurs discours tous les hommes d'Etat belges — approuvés, comme bien on

pense, par les gros industriels qui voudraient faire croire que, sans le cabaret, l'ouvrier serait millionnaire avant le patron.

Cabaret, lieu de réunion qui contribue à la marche du progrès, répondent les hommes d'Etat suisses.

Et les membres des sociétés de tempérance, de se voiler la face avec horreur — ce qui n'empêchera probablement pas leurs confrères belges de reprendre bientôt — un peu avant la rentrée des Chambres — le cours des réjouissants exercices inaugurés par eux il y a quelques années.

Ces exercices sont, d'ailleurs, peu variés. Ils consistent simplement dans des envois répétés de pétitions à nos suaves législateurs.

Dans la forme, ces pétitions varient parfois. Le fond reste toujours le même — ce qui le distingue d'instinct du jeune M. Vanderkindere. Toujours, il s'agit de mesures pénales à prendre contre les citoyens qui se piquent le nez d'une façon tant soit peu manifeste. Pour plaire aux fumistes de la « société anti-alcoolique belge », il faudrait que les Chambres décidassent que l'on appliquera à tous les individus surpris dans un état d'ébriété apparent, des pénalités variées, compliquées de « considérants » désagréables comme le débit de M. Woeste et assommants comme les articles de fond du *Journal gaga*.

Faut-il l'avouer ? Je trouve toutes ces sociétés fort ridicules, étant de l'avis de ce journaliste américain, qui préférerait voir les habitants des cinq parties du monde goinfrés comme des chanoines et pleins comme des andouilles, plutôt que de voir un homme mourir de faim ou de soif.

Quant aux mesures proposées par les anti-pochards contre les citoyens qui ne reculent pas devant quelques verres, je les déclare solennellement « injustes et attentatoires à la liberté individuelle des citoyens d'un pays dont les plaines furent fécondées autrefois par le sang des tribuns, qui se versèrent pour défendre les franchises des aitières cités dont les beffrois antiques restent encore debout, comme autant de symboles d'indépendance... » (voir M. Cornesse pour la fin de la phrase.)

Car enfin, s'il me plaît à moi de fréquenter le cabaret et de m'administrer ce qu'en langage académique on appelle « une forte cuite », de quel droit intervient-on dans cette affaire toute privée ?

— Vous ruinez votre santé, diront les membres des sociétés de tempérance.

— Eh bien, cela ne regarde personne. De quoi la loi veut se mêler ?

Si l'on s'avait de protéger légalement la santé des citoyens — avec amendes et prisons au besoin — on n'en finirait plus.

Car enfin, si je sors l'hiver sans pardessus, j'en suis pour une laryngite ; si j'ai les pieds mouillés, je m'enrhume.

Le gouvernement cependant ne pourrait mettre un commissaire de police à mes trousses pour me dresser procès-verbal au cas où je me refuserais à changer de chaussettes ou à porter de la flanelle ?

Et pourtant ce serait une conséquence logique du système de protection à outrance.

Ce que les membres des sociétés de tempérance n'ont jamais dit, c'est qu'elle devrait être, selon eux, la limite légale de pochardise que l'on devrait dépasser pour tomber, non pas dans le ruisseau, mais sous le coup de la loi.

Et puis, à quel signe pourrait-on constater qu'un citoyen est suffisamment *paf* pour encourir les rigueurs des édits contre les ivrognes ?

Si l'on devait être réputé pochard, lorsqu'on se conduit d'une façon peu convenable, les représentants ne voteraient-ils pas la loi demandée : ils en seraient les premières victimes.

Si l'on voulait tenir pour une preuve suffisante, un bavardage insensé, on verrait, à certains jours, le barreau tout entier, passer en simple police. Que si, enfin, l'on voulait considérer comme manifestement gris, les citoyens ne marchant pas droit, je plaindrais fort nos hommes politiques qui, à peu près tous, auraient de jolies amendes à solder !

Plaisanteries à part, il faut bien reconnaître que, nulle part, les sociétés de tempérance et les lois contre l'ivrognerie n'ont diminué le nombre des ivrognes. L'exemple de l'Angleterre est là, d'ailleurs, pour l'attester.

Seulement, si des lois de ce genre finissaient par être votées un jour en Belgique, elles pourraient être fort utiles aux économistes (?) doctrinaires qui passent leur vie à prouver que les classes pauvres rouleraient sur l'or si elles étaient moins prodigues de leurs richesses.

Ces philanthropes en chambre ne manqueraient pas, en effet, de constater bruyamment chaque année qu'un grand nombre d'ouvriers ont été condamnés pour ivrognerie, alors que ni les banquiers, ni les conseillers à la cour de cassation, ni les membres de la famille royale n'ont subi de condamnations de l'espèce. Tout naturellement, ces bons hommes concluraient de leurs constatations, que si le peuple, moins immoral, suivait les exemples donnés par les classes dirigeantes, ils ne tarderaient pas à nager dans l'or.

Les malins se garderaient d'ajouter que pour un ouvrier qui se ferait pincer pour avoir voulu, une fois en passant, oublier sa misère au fond d'un verre de genièvre, plus d'une douzaine de bons vivants, à la panse rebondie, se seraient royalement saoulés en sablant le champagne en compagnie de beautés peu farouches, quitte à se faire ensuite reconduire chez eux — ou chez elles — et à se faire transporter au lit, comme des sacs, par leurs domestiques mâles ou femelles !

Je n'ajouterai que pour mémoire que des députés et des sénateurs, fort capables de voter des lois tendant à diminuer le nombre des cabarets, ont déjà dû se trouver dans ce cas là.

CLAPETTE.

## La croupe.

Si les femmes, êtres vainqueurs, N'avaient rien de faux que leurs cœurs, Nous ririons ; mais voyez ces groupes De fausses croupes !

Jadis elles n'ont fait qu'ombrier La jupe ; on les voit encombrer Maintenant de leur masse accrue Toute la rue.

Souvent ces fausses croupes m'ont Troublé ; la moindre a l'air d'un mont Et, lorsque nous marchons, elle entre Dans notre ventre.

Les femmes, au bas de leur dos, Sans efforts portent ces fardeaux, Qui, s'élançant de leur échine, Vont jusqu'en Chine.

Que recouvrent ces plis bouffants, Aussi gros que des éléphants ? Rien, peut-être, à petite dose, Ou peu de chose.

Un Tiens, Ninettes et Lauras, Vaut bien mieux que deux Tu l'auras. Ce bloc ne disant rien qui vaille L'esprit travaille.

Laissant derrière elle un sillon, Ainsi qu'un vol de papillon, Cette mouvante fausse croupe Semble une poupe.

Quand je la vois, se soulevant Avec orgueil, je crains souvent Qu'elle ne cache, feinte amère ! Une chimère.

Mais nous pouvons, rêveurs déçus, Poser quelques objets dessus, Ainsi que sur une console. Cela console.

THÉODORE DE BANVILLE.

## Le siècle des femmes.

Le sexe féminin vient de remporter un brillant succès au tir... à la cible.

Et cela dans la patrie de Guillaume Tell. Un concours avait été organisé.

Sur cent cinquante prix ou médailles distribués, trente-sept ont été gagnés par des jeunes filles.

M<sup>lle</sup> Henriette Piquet, de Lausanne, et M<sup>lle</sup> Joséphine Léger, de Morges, qui ont toutes deux obtenu le maximum des points, ont reçu *ex æquo* le premier prix ; M<sup>lle</sup> Léger avait déjà remporté, l'an dernier, au tir de Neuchâtel, le grand prix international.

Je vois avec plaisir que ces dames continuent à cultiver l'art des armes, et à le cultiver avec succès. Elles tirent l'épée ; elles tirent maintenant la carabine et le pistolet. C'est bien.

Un de ces jours, nous aurons dans les régiments des compagnies de femmes-artilleurs.

Je suis de ceux qui croient que les hommes ne doivent pas avoir le monopole de tout, et que les femmes sont absolument aussi intelligentes et aussi adroites que les représentants du sexe fort.

Aujourd'hui, elles veulent tirer le pistolet et elles mettent dans le mille aussi bien et mieux que leurs maris.

En tout cas, ce genre de sport en vaut bien un autre, et M. Prudhomme vous dira qu'il aime mieux voir sa fille passer sa journée à tirer des cartons qu'à se « maquiller ».

D'autant plus que l'un n'empêche pas l'autre.

L'habitude des armes finira par donner aux femmes une force et un avantage de plus. Elle leur permettra de se défendre elles-mêmes.

Quand un téméraire se livrera à quelque attaque indiscrète, la femme lui enverra des témoins et l'insolent se trouvera bien empêché.

Il ne pourra pas objecter que la lutte ne serait pas égale. C'est lui au contraire qui, soit à l'épée, soit au pistolet, aura l'infériorité.

On sera aussi lâche, en effet, de refuser un duel avec une femme qu'avec un homme. Des excuses à une dame seront aussi mal prises que des excuses à un monsieur.

Jusqu'à ce jour les malheureuses abandonnées ne se vengent qu'en jetant du vitriol de plus ou moins bonne qualité à la tête de leurs amants.

L'amant espère toujours ou que la malheureuse n'arrivera pas à cette extrémité ou qu'il évitera le coup, mais quant il saura que celle qu'il a séduite puis plantée là pourra venir lui demander compte de sa conduite, l'épée ou le pistolet à la main, l'amant réfléchira.

— Diable, dira Roméo, n'abandonnons pas Juliette, elle me jetterait son gant à la figure.

Et ce sera là un vrai progrès accompli dans nos mœurs.

Que les jeunes femmes continuent donc à cultiver le noble art des armes, qu'elles deviennent fortes à l'épée, au sabre, au revolver, à la carabine, elles y gagneront en force, en grâce, en adresse et en sécurité.

Et ce ne sera pas un des moindres attraits d'une jeune fille quand un père pourra dire à son futur gendre :

— Et j'ajoute, monsieur, que ma fille tire admirablement le pistolet.

ERNEST BLUM.

## LUI TOUJOURS !

Deux consommateurs sont attablés au Continual.

— Trouverais-tu bien, dit le premier, le moyen avec un sou de faire 3 fr. 75.

— Fichtre ! si je connaissais ce moyen, il y a longtemps que je l'aurais employé et j'en aurais donné la recette à notre échevin des finances, afin de soulager les contribuables liégeois.

— Tu tiens à le connaître ?

— Parbleu !  
— Hé bien ! prends un sou dans ta poche, étale-le au grand jour et il est *thaler*.  
Le second consommateur eut un rire méfie-toi *Félic* !  
Mais Zizi qui était à une table voisine, n'avait pas perdu un mot de la conversation, aussi, fut-ce d'un ton triomphant que le brillant échevin, rencontrant le spirituel Grosjean, s'écria :  
— Je me rends en hâte chez l'échevin des finances pour lui apprendre une excellente recette.  
— Laquelle ? Celle de faire un civet sans lièvre ?  
— Mieux que cela : de faire avec un sou 3 fr. 75.  
— Bah ! et c'est ?...  
— Tu prends un sou de ta poche, tu l'étale en plein jour et... il prend l'air.  
Grosjean est allé immédiatement prévenir le docteur Candèze !...

## Salon de Bruxelles.

I  
En entrant, c'est la sculpture que nous rencontrons. A elle d'abord.  
Au rez-de-chaussée comme aux salles de l'étage, on sent se caractériser la lutte des officiels contre les tempéraments, des valets contre les hommes libres. C'est en vain que les officiels retiennent à eux, avec apreté, la couverture, qui appartient dorénavant aux sculpteurs du nord, vraiment artistes, cherchant dans leur art une expression logique en relation avec nos aspirations spirituelles et basée sur le document humain qu'on trouve chez nous.  
On a tout fait pour écraser l'hydre. Jef Lambeaux, le glorieux combattant, Vinçotte, ce chercheur expérimenté, ont vu leurs œuvres placées avec un sans-gêne scandaleux, tandis que des élèves s'inspirant, il est vrai, de l'art du midi, pastichant des français décadents eux-mêmes, occupent des places exceptionnelles. La place d'honneur est encombrée, c'est le mot, par le monument Cattier : c'est infect.

Le groupe de Jef Lambeaux. « La bonne chanson » est appelée à deux succès. Succès de public, ce grand juge qui ne se trompe pas — quoiqu'on dise — sur la portée finale d'une expression d'art et qui en admet tous les moyens. Succès d'artiste et de sculpteur, par la manière hautement sculpturale avec laquelle l'agencement et les morceaux du groupe sont compris.  
Sculpture solide par le moyen mis en œuvre, merveilleuse de nervosisme, de morbidesse par le résultat. La silhouette du groupe respire notre vitalité moderne, nos mouvements nerveux. La femme qui chante à l'oreille du satyre des grivoiseries, jouit de sa propre chair, joint ses membres, se concentre pour mieux savourer son émotion. Jef Lambeaux a un art qui est de notre époque, vit de notre milieu : c'est un grand artiste.

Le buste du professeur Chandelon par Vinçotte est un morceau supérieur. Il impose sa puissance à tout visiteur. Ce buste vous empoigne par l'apreté, la sensibilité de ses saillies si sculpturalement coordonnées. Cette œuvre est enfin un bronze. L'optique sculpturale de cette matière est superbement comprise — chose rare depuis que le procédé de fonte dit à la cire perdue a pénétré chez nous, entraînant la sculpture, le bloc, à la débauche des rubans, fleurs, papillons dans les cheveux et autres accessoires indignes de cet art architectural. Avec ces deux œuvres Belges qui nous font honneur, ce que la commission de placement ne croit, il y a aussi un buste du français Rodin, portrait d'Antonin Proust. Rodin, en faisant aux salons belges l'honneur de les visiter, fait ici, comme à Paris, l'éducation de toute une génération de sculpteurs, en les initiant aux recherches constantes qu'il fait dans les œuvres des primitifs Italiens et de Michel Ange, pour les appliquer en les modifiant selon toutes les exigences de la pensée moderne. Personne n'est pénétré comme lui de la voie que doit suivre la sculpture à travers les âges, c'est un voyant, un véritable et grand artiste enfin !

La Belgique possède en Dillens un tempérament extraordinaire. Son groupe « La Justice » diplômé à Amsterdam, après avoir été refusé à une exposition précédente de Bruxelles, l'a affirmé. Il a toute une série d'œuvres au salon ; son bas relief « pour l'hospice des Trois-Alices à Uccle » son « Terme », de superbes dessins et un médaillon d'enfants lequel projette un rayonnement étonnant, donnant de la lumière plutôt qu'il n'en absorbe. Il fait penser aux lumineuses productions de Donatello.  
M<sup>me</sup> Cazin avec ses deux petits bronzes si intéressants dont un « La Tristesse », est dououreusement vécu ; Browning, un Anglais, avec sa solide et monumentale statue « Dryope », insultée par l'ombre du monument Cattier, derrière lequel elle est placée, clôturent la série des productions de premier ordre.

(A suivre.)

RABOT.

## Faits d'été.

Nos bons paysans.

Greluchon a été chargé par un propriétaire de l'endroit de lui creuser un puits de dix mètres de profondeur pour un prix déterminé.

Le paysan se met à l'œuvre ; il a déjà creusé neuf mètres, mais comme il n'a pas assez bien pris ses précautions, pendant qu'il est en train de déjeuner, un éboulement a lieu et le trou est comblé.

Désespoir de Greluchon.  
Mais bientôt un malin sourire lui plisse les lèvres.

Il défait sa blouse, la pose au bord du trou avec son chapeau, et s'en va.

Le propriétaire ne tarde pas à arriver.  
— Un éboulement ! s'écrie-t-il, et ce pauvre Greluchon qui est au fond du puits !  
Vite, de toutes parts, on court et on déballe avec activité.

Quand tout est fini, Greluchon arrive rayonnant.

## A coups de fronde.

Les journaux d'Anvers annoncent que l'Association libérale de cette ville va laisser, pour les élections communales prochaines, deux sièges à la disposition des ouvriers.

Serait-ce trop compter sur l'intelligence et sur la justice des meneurs de l'Association libérale (?) de Liège que d'espérer qu'ils vont suivre l'exemple des libéraux anversois ?

Je crois que oui !

Dernièrement je lisais dans la *Meuse* — dans un compte-rendu de l'inauguration, à Besançon, de la statue de Jouffroy, l'inventeur de la navigation à vapeur — que M. Beauquier, député de l'extrême-gauche, avait prononcé un discours dont il valait mieux ne pas parler.

D'autres journaux conservateurs parlant du même discours, le qualifiaient de « sortie ridicule et inconvenante ».

De suite, j'ai pensé que le député devait avoir dit des choses honnêtes et raisonnables.

Je ne me trompais pas.  
Voici, en effet, le passage si « ridicule » de ce discours dont la *Meuse* préférerait ne pas parler :

Jusqu'à présent, chez nous, en France, le marbre et l'airain semblaient exclusivement destinés à consacrer les hommes qui s'étaient illustrés dans l'art de détruire leurs semblables. Nous n'avions encore qu'une statue à Besançon, celle d'un général.

Ce sera l'honneur de la république d'avoir compris qu'il y a d'autres illustrations à signaler à l'admiration des foules, et que les bienfaiteurs des peuples ont au moins autant de titres à la gloire que les exterminateurs.

Les véritables grands hommes dans une démocratie, ce sont les savants, les penseurs.

N'est-ce pas que ce sont là des paroles fort ridicules et qu'il valait mieux n'en pas parler.

Les empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche vont, dit-on, prochainement se réunir dans une ville quelconque pour y « conférer ».

Si ces messieurs choisissaient la Belgique pour lieu de réunion, nous nous permettrions de conseiller à M. l'administrateur de la sûreté publique — *notre abonné*, soit dit sans nous vanter — de surveiller de près cette bande de dangereux malfaiteurs.

Quel beau coup de filet pour la police !

La *Meuse* annonce que il y a juste 73 ans que la ville de Liège est éclairée.

Notre confrère profite de l'occasion pour faire remarquer que l'éclairage de notre ville a fait d'énormes progrès depuis.

Et la bourse de la famille Orban donc ? Voilà ce qui a encore fait plus de progrès que l'éclairage ?

## Les fraises.

Dans la forêt silencieuse  
Les fraises sont mures, dit-on,  
Veux-tu venir, chère rêveuse,  
Pour en faire riche moisson ?

Cueillir la fraise, c'est si bon,  
Lorsqu'on s'en va l'âme joyeuse  
Et l'amoureux, et l'amoureuse  
Loin des bruits méchants du vallon !

Viens, nous ferons bonne récolte ;  
Que ta pudeur ne se révolte,  
Nous cueillerons bien mieux encore,

Faisant moisson de souvenirs,  
De doux baisers et d'espérances  
Qui valent le plus beau trésor.

FIX.

## La Foire en Septembre.

Liège, pour le moment, est abandonné par tout le monde « pschutt » ainsi que par tous

les malheureux qui s'échinent pour faire croire qu'ils appartiennent « à la plus haute société ».

De là, naturellement, un grand ralentissement dans les affaires. Les magasins ne voient plus de clients, les cafés eux-mêmes, sont presque déserts.

Pourquoi, pour combattre cette « accalmie » si préjudiciable aux intérêts de la ville, ne fixerait-on pas, au mois de septembre la foire qui se tient aux boulevards pendant le mois d'octobre.

Cette combinaison aurait de multiples avantages.

D'abord, elle rendrait la ville un peu plus gaie, en lui procurant les distractions qui lui manquent complètement à cette époque. Elle aurait aussi pour but d'attirer de nombreux campagnards dont la présence en ville ferait compensation à l'absence des personnes qui se trouvent en villégiature.

D'autre part, les personnes habitant les boulevards appartenant, en majorité, à la catégorie des gens qui quittent la ville en septembre, n'auraient plus à se plaindre du voisinage bryant des baraques ; les théâtres, de leurs côtés, seraient débarrassés d'une concurrence désastreuse, les forains, eux-mêmes, ayant moins de jours de pluie, feraient de meilleures affaires. Bref, tout le monde serait content. C'est même probablement pour cela qu'on n'a jamais songé à cette combinaison.

Nous avons reçu le premier numéro de la *Voix de l'Ouvrier*, journal fondé spécialement pour défendre les intérêts, si souvent méconnus aujourd'hui, de la classe ouvrière.

Nous souhaitons bonne chance au nouveau confrère.

## Échos.

A table d'hôte.  
On fait passer du porc.  
Le garçon en offrant à un monsieur :

— Porc frais.  
— Merci, passez en à monsieur à côté, je n'en prendrais pas, je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui.

Le voisin, sèchement :  
— Ce n'est pas une raison pour que je vous prenne dans la mienne.

La dodue M<sup>me</sup> de S... est à Ostende.  
Dans l'eau elle adore faire la planche, étalant au soleil des trésors fort rebondis que l'onde cache imparfaitement, ce qui faisait dire au gros sénateur, le comte d'A... :

— C'est peut-être une planche, mais elle est bien mal rabotée.

Petite annonce copiée textuellement dans un journal sérieux :

A VENDRE

une jolie américaine ayant très peu servi. S'adresser à Spa, rue... n°...

## Bibliographie.

Sous ce titre : *Étincelles lamponettiques*, un auteur qui signe « un ex-rédacteur de la *Lamponette* » publie un petit recueil de poésies, d'allures fort élégiaques, mais se terminant toutes par une chute triviale.

Les premières fois, ont été surpris et l'on doit rire — quoi qu'on en ait, mais ensuite, on se méfie et l'effet est moins certain.

Quoi qu'il en soit, voici à titre d'échantillon, une des plus drôles des pièces contenues dans le minuscule volume :

Par un beau soir d'automne, en légère nacelle,  
Avec son fiancé Marguerite la belle,  
S'en allait doucement. La Meuse au fond d'azur  
Réflétait ses doux yeux et son front chaste et pur,  
Car la tendre fillette au visage candide,  
S'était penchée au bord de la barque rapide...

On passait, repassait près des îlots fleuris,  
La nacelle en vogue formait mille replis,  
Qui brillaient à l'éclat de la lune indolente...  
Le jeune homme fixait la fillette charmante...

Oh ! qu'elle était jolie en contemplation !  
Et que son âme était pleine d'émotion !  
Et lui, pour l'arracher à sa longue pensée  
Balança fortement la chaloupe lancée,  
Mais elle ayant grand peur, l'interrompant fort dru :

Ti m'frèt toumer es l'aw, grand'biessé di n. d. D... !

## Musée du Frondeur.

Une jolie carte de visite :

TH. WOUTERS

LIEUTENANT-COLONEL

Chef d'Etat-Major du Général-Major commandant supérieur de la Garde-Civique de Liège.

Ouf ! est-ce tout ?

## Pavillon de Flore

*Gilette de Narbonne*, la pièce qui nous a permis d'apprécier la troupe du Pavillon de Flore, ne vaudra probablement pas à son auteur, M. Audran, un succès comparable à celui de la *Mascotte*. Ce n'est point que cette opérette soit franchement mauvaise, mais paroles et musique en sont un peu ternes. Pendant ces trois actes, terriblement longs, on attend un mot spirituel, un mot saillant, cela ne vient pas. Une exception doit être faite, cependant, en faveur de la chanson : « aimons qui nous aime », qui fait plaisir.

Nous ne nous attarderons pas à raconter le sujet de la pièce ; c'est, comme dans presque toutes les opérettes, l'éternelle histoire du mari brusquement séparé de sa femme avant d'avoir eu le temps de... faire plus ample connaissance avec l'épouse d'une heure. Cette fois, cependant, il y a une innovation ; c'est la femme qui court après son mari pour le forcer à s'exécuter, ce à quoi elle parvient, d'ailleurs, d'une façon adroite.

Comme interprétation, ce n'est pas merveilleux, mais la troupe n'étant pas encore complète, il y aurait mauvaise grâce à se plaindre.

C'est la seconde chanteuse, Mlle Dorfer, qui chantait *Gilette* ; elle s'en est tirée d'une façon passable. M. Darcy, premier ténor, a franchement déçu. Cet artiste a vraiment l'air par trop bibiche même pour un prince d'opérette. On n'en dira, certes, pas autant de M. Nigri, le baryton, comédien très distingué et chanteur fort agréable — bien que son organe tienne plutôt du second ténor d'opéra-comique que du baryton. Mlle Veillet, la seconde chanteuse, dont la voix pointue n'est guère suffisante, joue avec esprit, un petit rôle égrillard. Quant à M. Ducasse, il a été fort ennuyeux en nous montrant le roi René costumé en schah de Perse.

J'ai gardé pour la bonne bouche, M. Pichet, un comique excellent, d'une verve étourdissante, le seul qui ait pu tirer des effets vraiment comiques de cette pièce peu gaie.

La mise en scène est maigre. Le *Pavillon de Flore* nous avait habitué à mieux que cela.

Dans les choristes, hommes et dames, des types invraisemblables. Peu de jolies femmes dans les petits rôles. En dehors de Mlle Bellini — déjà signalée à l'Europe anxieuse par notre éminent confrère de la *Meuse* — et de Mlle Taillard qui fait des effets de cuisses... considérables, nous ne voyons guère où nous pourrions reposer agréablement le regard. Peut-être le lecteur sera-t-il plus heureux que nous. C'est le bonheur que nous lui souhaitons de grand cœur. Ainsi soit-il !



## L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux à leur couleur primitive. Elle enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire, 5 francs le flacon. — Eau tétragène, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt : A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ

## L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE : Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 3 fr. — Encas satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 48.

J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Guldre, 12, près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison, 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un bel assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse, 8, et rue de Guldre, 12, Liège.

## RASSENFOSSE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Spécialité d'objets pour cadeaux. La maison n'a pas de succursales.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

